

GLOBALISATION ET FICTION PROSPECTIVE : DE LA CRISE ÉCOLOGIQUE À L'UTOPIE D'UNE SOCIÉTÉ ALTERNATIVE DANS *ROUGE IMPÉRATRICE* DE LÉONORA MIANO

Scheldon Bellock NGOULOU NGAVOUKA
Université Omar Bongo – Gabon
scheldonngoulou@gmail.com

Résumé : La conjoncture induite par la globalisation est à l'origine d'une inquiétude profonde qui se lit, d'une part, dans les discours politiques et les travaux universitaires, et d'autre part, fait l'objet d'une représentation littéraire et cinématographique de plus en plus prolifique. Cette inquiétude traduit un désenchantement dans le progrès technologique. Si pour des auteurs comme Aldous Huxley, George Orwell et Michel Houellebecq, l'avenir de la planète se fragilise du fait de l'obsession humaine dans le progrès technologique dont les avatars échappent irrémédiablement à son contrôle, Léonora Miano se refuse, quant à elle, à imaginer le devenir de la civilisation humaine dans une réfraction absolue pour la technologie. A travers son roman, *Rouge impératrice*, l'autrice franco-camerounaise s'essaye à l'écriture utopique en proposant, dans le sillage de Thomas More, une civilisation humaine alternative délocalisée d'une Europe désormais en ruine, et relocalisée à partir d'une Afrique post-industrielle épargnée des affres des dérèglements climatiques.

Mots-clés : Globalisation alternative, Ecologie, Spiritualité, Mémoire, Poscolonialisme

Abstract : The conjuncture induced by globalization is at the origin of a deep concern which can be read, on the one hand, in political speeches and academic works, and is, on the other hand, the object of a literary representation. And cinematographic increasingly prolific. This concern reflects a disenchantment with technological progress. If for authors like Aldous Huxley, George Orwell and Michel Houellebecq the future of the planet is given without a future because of the human obsession with technological progress, the avatars of which are irretrievably beyond its control, Leonora Miano refuses, as for she, to imagine the future of human civilization in an absolute refraction for technology. Through her novel, *Rouge Empératrice*, the Franco-Cameroonian author tries her hand at utopian writing by proposing, in the wake of Thomas More, an alternative human civilization relocated from a Europe now in ruins, and relocated from a post-industrial Africa spared the horrors of climate change.

Keywords : Alternative globalization, Ecology, Spirituality, Memory, Poscolonialism



Introduction

Léonora Miano fait partie des auteurs les plus innovants du champ littéraire francophone. Elle compte à son actif une importante bibliographie distinguée par de nombreux prix littéraires, à l'instar du prix Goncourt des lycéens obtenu en 2006 pour son roman *Contours du jour qui vient* ou le prix Femina qui lui a été décerné en 2013 pour le compte de *Saison de l'ombre*. Elle a aussi vu son nom apparaître dans la sélective liste des nominés au prix Goncourt 2019. Le remarquable intérêt que suscite son œuvre, depuis la publication de son premier roman *L'Intérieur de la nuit* (2005), se justifierait par l'actualité et le dynamisme des questions que posent ses œuvres. Si dans ses premiers romans elle a préféré situer ses récits dans un imaginaire socioculturel africain, dans une bonne partie de son œuvre, elle fait émigrer ses personnages en Europe occidentale. Ce dynamisme offre la possibilité de lire le parcours de l'écrivaine qui, depuis 1991, s'est installée en France. Néanmoins, à travers son roman d'anticipation, *Rouge impératrice* (2019), Miano représente un imaginaire africain aux prises avec les enjeux du monde global et où l'on voit émerger un discours écologique qui autorise la proposition de cette étude.

Dans une réflexion parmi les pionnières en France sur le rapport entre la littérature et l'écologie, Nathalie Blanc considère le XIX^{ème} siècle¹ comme moment inaugural de cette relation complexe entre ces deux disciplines aux enjeux apparemment distincts. On peut attribuer ce croisement disciplinaire à un fait commun aux deux disciplines : d'une part, l'espace et le temps qui articulent la réflexion écologique s'établissent comme les soubassements de l'imagination littéraire ; d'autre part, cette association échoit à la disposition de la

¹ « Au moins depuis le 19^{ème} siècle, écrit-elle, les textes littéraires réagissant au mouvement inéluctable de l'industrialisation et de l'urbanisation, décrivent la nécessité d'opposer à la vision purement utilitaire et technique de l'environnement une relation plus globale dont l'imaginaire littéraire se fait l'espace d'exploration » (Blanc et al. : 2008).

littérature à « prendre en charge les savoirs »² et les préoccupations de la société en constante mutation.

De ce fait, en quoi le roman d'anticipation de Léonora Miano innove-t-il l'esthétique du roman francophone ? L'objet de cet article est précisément de montrer comment la problématique écologique s'actualise à travers la littérature utopique francophone dont la fiction prospective de Leonora Miano propose une intéressante opportunité critique. Pour ce faire, nous entendons le développer suivant une triple logique : en partant d'une brève présentation du contexte global qui accentue la conscience environnementale, nous analyserons le cadre d'émergence de la pensée écologique dans l'œuvre de Miano avant d'interpréter les modalités imaginaires à partir desquelles la littérature parvient à esquisser une voie alternative de rétablissement de la dialectique de l'homme et du monde où se cristallise la conscience écologique. S'inscrivant dans le cadre théorique des transferts culturels³, cette étude entend mettre à profit plusieurs approches (historique, littéraire, éco-poétique/écocritique) tout en centralisant la question de l'imaginaire dont Gilbert Durand a posé les jalons théoriques. Il s'agira de montrer comment la littérature parvient à intégrer les préoccupations sociopolitiques actuelles liées à l'espace, puisque la question environnementale en est une composante.

² Nous citons Roland Barthes (1978 : 19) qui, à l'occasion de la présentation de sa leçon inaugurale au collège de France, tocsinnait l'avènement de notre modernité qui se caractérise par l'impératif du décloisonnement disciplinaire : « Il est de bon ton de contester l'opposition des sciences et des lettres, dans la mesure où des rapports de plus en plus nombreux, soit de modèle, soit de méthode, relient ces deux régions et effacent souvent la frontière ; il est possible que cette opposition apparaisse un jour comme un mythe historique ».

³ Cette étude s'enrichira, entre autres, des propositions de Hans-Jürgen Lüsebrink (2014 : 26) en cela qu'elles postulent que « les processus actuels de la globalisation incitent à relire, à repenser et à (re-)questionner » les évolutions socioculturelles et politiques du passé.



1. La globalisation ou contexte d'accentuation de la conscience environnementale

L'anthropologie, l'histoire et la sociologie semblent s'accorder à reconnaître, avec l'avènement des temps modernes, l'essor fulgurant de l'intensification du système monde grâce au triomphe de la technique. Quand bien même une tradition littéraire qui s'amorce à partir du romantisme ait porté sur elles une grande suspicion, les révolutions industrielles que le monde a connues ont suscité, dès le départ, un grand enthousiasme dans les sociétés occidentales qui y ont vu la manifestation du déploiement positif de la rationalité humaine, décidée à rendre meilleures les conditions de vie des hommes sur terre. Or, depuis 1992, année au cours de laquelle 165 pays (aujourd'hui on en compte 197) ont signé la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques (CCNUCC), des réunions n'ont pas cessé d'être organisées chaque année par l'ONU visant à « fixer des objectifs et [...] trouver des solutions pour réduire le changement climatique et s'adapter à ses conséquences déjà visibles »⁴, alors même que les premières alertes contre le danger climatique interviennent en 1980. Selon un récent bilan proposé par Amnesty International, l'humanité, du fait de ses activités incontrôlées, demeure l'unique responsable des catastrophes décriées :

La période de réchauffement actuelle est plus rapide que les précédentes. Il est clair que c'est l'humanité qui a causé la plus grande partie du réchauffement observé au cours des 100 dernières années, en libérant des gaz retenant la chaleur, communément appelés gaz à effet de serre, afin d'alimenter nos vies modernes. Nous libérons ces gaz par la combustion de carburants fossiles, par l'agriculture et l'exploitation des terres ainsi que d'autres activités favorisant le changement climatique. Les émissions de gaz à effet de serre ont atteint le niveau le plus élevé de ces 800 000 dernières années. Cette augmentation

⁴ Source : Amnesty International https://www.amnesty.org/fr/what-we-do/climate-change/?utm_source=google&utm_medium=cpc&gclid=CjwKCAjwkoz7BRBPEiwAeKw3q7pGxZKohbpu2y7cKlCxNnYvKZr-KzsMfrR1XLDXVwjHeEws9O8rVhoC1pgQAvD_BwE

rapide pose problème car elle modifie le climat à une vitesse trop rapide pour que les organismes vivants puissent s'y adapter.⁵

Les lourdes conséquences de cette activité constituent une gageure la communauté internationale qui a lancé un appel d'urgence en vue de la protection de la planète, d'autant plus que les accords de Paris exigeant la limitation des émissions des gaz à effet de serre n'ont pas été respectés par les pays les plus pollueurs de la planète.

S'inspirant de cette actualité dramatique, Miano l'extrapole vers des proportions eschatologiques dans son dernier roman dont la narration est traversée par de fortes allusions à l'écologie. Celles-ci apparaissent dès les premières pages de l'œuvre comme on peut le lire à travers les imputations véhémentes du narrateur qui associe la destruction de la nature aux conséquences du progrès technologique :

On avait alors du recul sur les modèles encore en vigueur, on distinguait les empilements de déchets sous les ordures, les coulées de sang dans les avancées technologiques, la vénalité homicide et suicidaire des maîtres d'un monde à la dérive. On ouvrait les yeux sur ces modalités du progrès dont la prospérité exigeait le sacrifice de l'être à l'avoir, le caprice individuel érigé en principe, l'institutionnalisation des déviances, la destruction de la nature. (Miano, 2019 : 12)

Dans ce passage, le narrateur dresse un tableau sombre des conséquences néfastes du progrès technologique et du capitalisme triomphant. De ces conséquences il souligne principalement la subversion de la valeur humaine et la destruction de *oïkos*, la « maison-nature », actant ainsi la rupture du rapport de co-appartenance de l'homme et de la nature.

Plus loin dans le récit, le narrateur témoigne d'une réelle agression de la maison-nature par l'activité humaine : « Il n'y avait pas de détritrus au sol, cette architecture offensait assez la terre, en plus de polluer l'atmosphère » (Miano, 2019 : 13). Ces passages, comme de nombreux autres, traduisent une inscription thématique du problème écologique dans cette œuvre, celui-ci étant considéré

⁵ *Id.*



comme une conséquence directe d'un processus de modernisation de la société peu soucieux de la conscience éthique.

2. Discours écologique au prisme de l'esthétique postcoloniale

Rouge impératrice opportuniste la critique écologique en ce sens que celle-ci constitue une problématique de la globalisation dont elle dresse un procès virulent. Léonora Miano n'inaugure pas cette question dans l'espace littéraire francophone dont elle est issue. La littérature francophone, celle d'Afrique notamment, regorge d'œuvres dont l'imaginaire reste marqué par une forte référence écologique. C'est le cas chez Véronique Tadjo (2017), Alain Mabanckou ou Maurice Okoumba-Nkoghé dont, justement, la trajectoire écologique de l'œuvre a récemment fait l'objet d'un ouvrage coécrit par Steeve Renombo et Didier Taba Odounga (2019). Toutefois, Miano donne à l'écriture écologique une actualité particulière en la faisant procéder des interstices d'une réflexion postcoloniale qui sous-tend la dynamique narrative de l'œuvre. De ce point de vue, l'évocation de la nature intègre la logique d'un discours critique des conséquences de l'héritage colonial dont l'Afrique tente de se défaire.

Appliqué à la littérature, le postcolonialisme dont *L'Orientalism* (2005 [1980]) d'Edward Saïd a posé les bases théoriques se fait désormais entendre comme une poétique lisible à travers un corpus abondant. Yves Clavaron⁶ en a proposé une esquisse à laquelle le roman de Miano étudié ici pourrait bien se tailler une place de choix, eu égard à sa portée politique. Comme le renseigne la quatrième de couverture, *Rouge impératrice* est une « fresque poétique et politique » qui traite de l'histoire, de l'identité, de la mémoire dans une perspective postcoloniale, car opérant une critique viscérale de

⁶ Au-delà de la dimension idéologique qui préside à sa création, Yves Clavaron (2011 : 66) énonce dans cet ouvrage un certain nombre de critères permettant de caractériser : « le roman postcolonial pratique une forme intense de métissage dans les cultures : créolisation des langues européennes, adaptation et naturalisation des codes romanesques, mélange des cultures dans un multiculturalisme souvent jubilatoire ».

l'impérialisme occidental, une déconstruction de son idéologie universaliste appelant à un décentrement aux inflexions multiples (idéologique, théologique, épistémique, etc.). Ce roman à la teneur dystopique met en récit une civilisation africaine post-industrielle en construction nommée Katiopa, émancipée définitivement de la domination occidentale : sous la direction de son dirigeant éclairé, Ilunga, l'un des protagonistes principaux de l'œuvre, l'Afrique subsaharienne est, en 2124, en voie de réaliser le rêve d'un panafricanisme saboté au début du millénaire par les alliances « incestueuses » tissées avec ses anciens colonisateurs ; les frontières géographiques arbitrairement érigées par les anciens maîtres sont partiellement abolies et le nationalisme combattu farouchement :

Comme tous les membres de l'Alliance qui avait pris le pouvoir quatre années plus tôt, Ilunga était déterminé à réussir là où la fédération précédant le Katiopa unifié avait échoué. Elle avait en partie aboli les frontières héritées de l'ère coloniale, ce qui était, depuis l'époque de la toute première Chimurenga, l'une des aspirations les lieux partagées par les combattants pour la souveraineté du Continent. La fédération avait cependant failli, n'ayant pas assez travaillé à obtenir l'adhésion des masses à cette partie cruciale du projet de libération. Au fil des décennies, les habitants du Continent avaient assimilé un ordre de choses bénéficiant à d'autres. Beaucoup avaient foi en la nation telle qu'elle leur avait été imposée, et s'accrochaient à cette conception belliciste de l'appartenance à un territoire. Les temps ancestraux avaient été balayés, ne laissant, dans le sillage de leur disparition, que des identités fissurées. (Miano, 2019 : 10-11)

A travers ce fragment de narration, on découvre que sous la direction d'Ilunga, le Katiopa est parvenu à accélérer le processus de reconquête de sa souveraineté au « Continent ». Cependant, il apparaîtra que malgré les efforts consentis pour parvenir à ces fins, subsistent encore dans la mémoire collective et l'architecture des villes décrites, notamment dans la région de Matuna, l'une des plus résistantes au projet mené par Ilunga, les traces difficiles à biffer d'un



« drame historique⁷ » qui a duré plus de sept siècles. La trajectoire écocritique de l'œuvre s'insère ainsi à l'esthétique postcoloniale⁸. En suivant les mouvements narratifs et descriptifs du récit, il ressort que l'architecture de certaines villes de Katiopa, telle que Munza, n'ayant pas encore été rénovées selon le modèle de construction des maisons « bioclimatiques », traînent encore les modèles d'édifices occidentaux peu soucieux des contraintes environnementales :

L'architecture de Munza n'avait pas encore été réhabilitée. De nombreuses structures en béton y trônaient comme autrefois. Moins imposante que les tours de Pongo sur le modèle desquelles elles avaient été construites, elles continuaient de diffuser dans l'air leur gaz toxique. Cela ne se voyait pas, on pouvait ne pas y penser. Ces bâtiments témoignaient d'une ère où la conquête de la matière, du confort, s'était effectuée au prix de la santé des générations futures. (Miano, 2019 : 139-140)

Comme le montrent Hans-Jürgen Lüsebrink et Sylvère Mbondobari (2015 : 11), les villes et les métropoles africaines sont largement tributaires, dans leur architecture, des modèles européens sur lesquels elles sont « calquées ». Ce fait est attribuable à deux facteurs majeurs : la colonisation et la modernité (vue sous l'angle des révolutions industrielles successives) qui, toutes deux, sont *a priori* des initiatives occidentales, la deuxième ayant connue une extension universelle malheureuse, à en croire les dégâts environnementaux et les conflits culturels qu'elle a générés. En effet, l'œuvre de Miano s'inscrit dans le sillage d'une longue tradition antimoderniste dont fait écho la pensée d'Edgar Morin (1973) qui postule que le

⁷ Cette expression est calquée sur celle de « malheur généalogique » de Michel de Certeau, récupéré par Achille Mbembe pour désigner le drame sériel (esclavage, colonisation, partis uniques, néocolonialisme) ayant courbé, jusqu'à la brisure, l'échine historique du continent africain.

⁸ Dans un chapitre consacré à l'écocritique, Yves Clavaron (2011 : 194) postule que dans les littératures francophones le postcolonialisme et l'écocritique sont liés. Ce lien serait justifié par le fait que « postcolonialisme et écocritique partagent [...] une posture anti-hégémonique vis-à-vis du centre occidental, qui prend souvent la forme d'un activisme politique ».

rationalisme occidental, d'où procède la science, est responsable de la crise écologique dont elle propose une possibilité de remédiation.

En envisageant la question environnementale par le prisme de la critique postcoloniale, Léonora Miano s'inscrit dans un processus politique associant, d'une part, le devoir de mémoire auquel elle se garde de donner une allure de victimisation. Elle considère le désastre écologique comme une conséquence de l'impérialisme occidental et incite l'Occident à assumer sa responsabilité devant l'histoire. D'autre part, la perspective postcoloniale lui permet de mieux situer la question écologique dans une trajectoire « anti-hégémonique du décentrement » en proposant un reversement idéologique radical. C'est ainsi que l'auteure galvaude le prestige de l'Occident en la présentant dans une posture chaotique, assiégé par les rebours imprévus de sa prédation : « aux émigrés de la faim ou des conflits s'étaient ajoutés ceux du climat, des cohortes de gens déterminés à survivre dans un Katiopa hors-sol, puisque c'était mieux ainsi » (Miano, 2019 : 78). En effet, le discours écologique qui se déploie dans *Rouge impératrice* complète la trajectoire politique de l'œuvre de l'écrivaine camerounaise. Ainsi, à la manière d'habiter le monde que préconise l'écologie se joint une volonté de le changer portée à son paroxysme par les mécanismes esthétiques de l'imagination littéraire.

3. Vers une globalisation alternative et construction d'un imaginaire social écologique

C'est au creuset des conséquences dramatiques de la globalisation qui en font un « idéal piégé » (Paquot, 1996) que se lit la pertinence utopique⁹ *Rouge Impératrice*. Miano innove, à travers cette œuvre, l'esthétique du roman francophone en l'émancipant d'un réalisme prévisible presque ontologique. Elle procède à une

⁹ L'adjectif « utopique » usité pour désigner l'œuvre de Miano ne relève nullement d'une méprise du genre auquel appartient l'œuvre, c'est-à-dire un récit d'anticipation correspondant davantage à une dystopie qu'à une utopie classique dans le sillage de Thomas More. Il en est que nous considérons l'utopie comme un genre englobant dont les récits d'anticipation ne constituent qu'un sous-genre.



reconfiguration de l'imaginaire spatio-temporel, opérant ainsi une sortie de l'espace et du temps.

3.1. Katiopa¹⁰ ou représentation post-réaliste de l'Afrique globalisée

Rouge impératrice constitue une alternative à la représentation imaginaire d'une société hyperindustrialisée. Elle présente ainsi une perspective optimiste du progrès technologique souvent critiqué dans les récits dystopiques. *Le Meilleur des Mondes* (1931) d'Aldous Huxley tout comme *La Possibilité d'une île* (2005) de Michel Houellebecq, *1984* (1949) de George Orwell et *Globalia* (2004) de Jean-Christophe Rufin sont des fictions prospectives dystopiques qui mettent en exergue un imaginaire social piégé par les effets pervers du progrès technologique et où un régime politique totalitaire conduit les personnages à l'exil. En revanche, le roman de Miano représente un imaginaire social au sein duquel la forte conscience éthique des dirigeants permet une efficiente adéquation entre le développement de la technologie et la vie sociale.

Ainsi, l'œuvre présente une alternative à une certaine « mondialisation malheureuse » qui a échoué à faire de l'homme et de la nature une fin en soi, donc plus soucieuse de l'équilibre environnemental. Dès lors, le préfixe « *post-* » associé à l'adjectif réaliste dans le sous-titre précédent renvoie non seulement la dynamique temporelle, donc futuriste du récit, mais aussi à son cadre spatial comme le suggère le « non-lieu » Katiopa correspondant à une réalité encore inactuelle : une Afrique prospère, « mondialisée mais pas dupe »¹¹, réconciliée avec elle-même et avec le monde, parvenue à se constituer en nouveau centre de la civilisation mondiale.

¹⁰ Le Katiopa renvoie symboliquement au grand Kongo, c'est-à-dire à la région de l'Afrique noire et, plus généralement, l'Afrique réconciliée avec sa diaspora mondiale dans le concert des nations.

¹¹ C'est le titre donné au 66^{ème} numéro de la revue *Africultures* parue en 2006. Il réunit un nombre important d'articles traitant des enjeux et mécanismes d'inscription de l'Afrique dans la mondialisation ou, mieux, de la réception africain, voire de sa réaction au phénomène en question.

3.2. Spiritualité et réhabilitation de la conscience écologique

La sublimation de la nature participe des procédés esthétiques qui rendent lisible le processus spirituel de restauration de la conscience écologique. On relève un usage abondant de la personnification dans l'œuvre témoignant de cette volonté de vivifier la nature agacée par la barbarie humaine : « cette architecture offensait assez la terre » (Miano, 2019 : 13) ; « on y venait aussi pour éteindre un grand arbre qui avait vu passer des âges » (Miano, 2019 : 58) ; « les vagues y avaient avalé la terre » (Miano, 2019 : 17), etc. Ces images qui procèdent d'un symbolisme à la fois thériomorphe et spectaculaire prolifèrent dans le récit comme une alerte imaginaire au problème environnemental. C'est le cas encore de ce segment narratif contenant une brève description d'une nature sauvage révoltée : « Elle aimait ce voyage, en particulier la traversée de ce tronçon de forêt équatoriale où la végétation semblait prête à dévorer l'engin. On avait tenté de limiter les violences faites à la nature, la laissant prospérer le long de la voie » (Miano, 2019 : 132), etc. Il ressort de ces métaphores l'idée que la nature, loin de n'être qu'un espace à coloniser, serait une entité vivante avec laquelle il faudrait communier, la nature humaine y puisant toute son essence. Comme l'a bien illustré Pierre Albouy (1998 : 10) à propos de l'usage de la personnification et de la métaphore chez Victor Hugo, « la personnification donne vie aux objets et aux idées, tandis que la métaphore permet leur métamorphose ».

En effet, la société globalisée qu'invente Miano dans son œuvre diffère de celles que représentent les fictions prospectives occidentales à la fois européen-centrées et en désaccord avec les normes environnementales. La configuration ou l'architecture du Katiopa, par exemple, repose sur un double principe, voire une double réforme tributaire de la conscience écologique : la restauration de la spiritualité et la réhabilitation du rapport de co-appartenance homme-nature. La déficience de la spiritualité constitue chez Miano



la racine de la crise de la conscience écologique, celle-ci se définissant comme un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la nature¹² :

Le Continent faisait saliver ces bêtes voraces dont les froidures hivernales, suscitant la récurrence du manque, avaient forgé le caractère belliqueux. Le besoin de chauffer et de nourrir des populations de plus en plus nombreuses les avaient forcés à l'inventivité. C'était ainsi qu'ils avaient créé les moyens de transport qui leur permettraient d'envahir puis de décimer les autres. Incapables de s'arrêter, n'en ayant jamais assez, ils avaient poursuivi leurs expériences technologiques, s'illustrant alors dans la conception d'engins de mort. Une *déficience spirituelle*¹³ les empêchait de comprendre une loi élémentaire : ce n'était pas parce qu'il était possible de réaliser certaines choses qu'elles devaient être mises en œuvre. Dans un grand nombre de cas, être en mesure d'accomplir ceci ou cela imposait que l'on se l'interdise. Parce que toute création devait aller dans le sens de la vie. Autrement, il ne fallait pas hésiter à la qualifier de maléfique. Telle était désormais la nature de ces gens, la qualité de leur intellect, lequel avait d'ailleurs supplanté en eux toute autre capacité humaine. Le désir d'anéantir les autres les traversait souvent, réfréné seulement par les pertes que causerait pour eux cette destruction : il était difficile de faire disparaître les hommes sans que les matières premières soient elles aussi pulvérisées. D'autant que l'on n'était pas assez nombreux pour les exploiter et qu'il n'était certainement pas question de se réduire soi-même au quasi-esclavage dans lequel il importait de maintenir les autres. (Miano, 2019 : 154)

Le symbolisme thériomorphe exprimés à travers les métaphores péjoratives comme « bêtes voraces » et « froidures hivernales » par lesquels le narrateur bestialise les hommes dans cette description traduisent une régression anthropologique ou une déchéance de la conscience humaine orchestrée par le matérialisme. Ce propos qui dresse aussi bien un procès du capitalisme qu'une critique du progrès technologique, décrit en même temps la subversion d'une valeur cardinale présentée par le narrateur comme le nœud à délier d'un

¹² Ici, on prendra la nature dans toutes ses dimensions déclinées par Schoentjtes (2015 : 28-32), à savoir : la nature au-delà de la terre ou l'espace, le monde sauvage, la nature spectaculaire, la nature campagnarde et la nature citadine.

¹³ C'est nous qui soulignons.

long processus de matérialisation de l'homme, c'est-à-dire le processus à travers lequel il en est venu à déchoir de sa spiritualité. L'être humain étant par essence spirituel, le comparer aux bêtes sauvages revient à dire qu'il aurait déchu de son statut prestigieux à cause de la corruption de son esprit. Cependant, la spiritualité que préconise l'auteure, et qu'elle envisage sous un angle religieux, est loin de se conformer à celle qu'ont prétendu instaurer les grandes religions monothéistes qui auraient échoué à faire accéder les êtres humains à la connaissance du divin. Selon le narrateur, la raison de cet échec serait la prétention universaliste sélective des Occidentaux marquée par un exclusivisme négateur de la diversité des croyances qui, pourtant, serait mieux expressive de la complexité du monde :

Les habitants du lieu [...] étaient pacifistes et opposés à tout mode de vie éloignant d'une relation constante avec la nature. On ne leur connaissait pas de religion. Benkos, qui avait fondé le Matuna, s'intéressait à divers courants spirituels. Son projet était de retrouver la croyance initiale de l'humanité, dont des traces devaient subsister dans les pratiques en vigueur à son époque. (Miano, 2019 : 135-136)

Plus loin dans le récit, le narrateur ajoute :

Katiopa était connu pour son acceptation de la dimension irrationnelle de la vie, son attachement aux messages de l'invisible, son aptitude à entrer en relation avec roue cela sans chercher à le transformer. Depuis la Première Chimurenga, penseurs et maîtres en ésotérisme avaient travaillé, chacun dans leur domaine, à mettre fin à la dislocation intime qui avait écartelé l'âme des populations, en dispersant aux quatre vents les morceaux. La diversité des croyances n'était pas le problème pour les peuples du Continent, lesquels pratiquaient avec aisance l'accumulation plutôt que le tri, le syncrétisme plus volontiers que l'exclusivisme. (Miano, 2019 : 190)

En préconisant une spiritualité hybride qui aménage une place pour toutes les croyances, un syncrétisme religieux respectueux des diverses aspirations religieuses, Miano définit ainsi les principes d'une religion véritablement universelle favorable au rétablissement de l'équilibre du monde. Ce principe se fonde sur une sélection



rationnelle des éléments positifs contenus dans toutes les religions et un rejet de ceux qui seraient potentiellement nuisibles. Une telle religion, plus adaptée au contexte de la globalisation, rendrait possible la restauration de la dialectique de l'homme et de la nature, c'est-à-dire le rapport intime de co-appartenance de l'homme et de la nature. Ce rapport ayant été rompu par le rationalisme et les religions prétendument révélées qui ont séduit l'homme au point d'en faire un maître et possesseur d'une nature dont il est un élément intégrant¹⁴. L'auteure, prêtant sa voix au narrateur, développe cette idée en rendant le capitalisme responsable de la disjonction intervenue entre l'homme et la nature :

Leur relation avec la nature elle-même demeurait assez superficielle. Leurs souliers étaient en peau de champignon parce qu'ils refusaient la mise à mort d'animaux. Exemple patent d'ignorance. Tout vivait. Les êtres vivants se nourrissaient du corps les uns des autres depuis la nuit des temps. On n'allait pas se mettre à marcher sur la tête sous prétexte que les jambes avaient trop durablement servi et qu'il était bon de tenter autre chose. L'harmonie avec la nature, ce n'était pas cela. Il y avait d'ailleurs une hypocrisie à prétendre se soucier de la planète quand on s'inquiétait surtout pour la survie des humains. (Miano, 2019 : 158)

Ainsi, suivant la trajectoire postcoloniale d'où émerge notamment sa réflexion écologique, la réconciliation de l'espèce humaine avec *oïkos* ne serait pas un simple moyen au sens où elle permettrait de sauver l'humanité des affres d'une nature en colère, mais elle revêt un caractère éminemment ontologique. Car une telle lecture de l'écologie qui prend l'environnement pour un simple moyen pécherait par son

¹⁴ Ce n'est pas sans étonnement d'ailleurs qu'Edgar Morin (1973 : 21) présentait l'histoire de cette disjonction : « Depuis Descartes, nous pensons contre nature, assurés que notre mission est de la dominer, la maîtriser, la conquérir. Le christianisme est la religion d'un homme dont la mort sur-naturelle échappe au destin commun des créatures vivantes ; l'humanisme est la philosophie d'un homme dont la vie sur-naturelle échappe à ce destin : il est sujet dans un monde d'objets, souverain sur un monde de sujets. D'autre part : alors que tous les hommes relèvent de la même espèce, *homo sapiens*, ce trait commun de nature n'a pas cessé d'être dénié à l'homme par l'homme qui ne reconnaît pas le semblable en l'étranger, ou qui s'accapare la pleine qualité d'homme ».

caractère individualiste, voire vicieusement humaniste, c'est-à-dire excentrant l'homme d'une nature dont il constitue une composante. Toutefois, bien qu'étant envisagée dans son aspect religieux, on lit à travers cette approche de spiritualité postulée par Miano un relativisme latent qui la préserve des excès pouvant conduire à un animisme irrationnel. Ce qui pourrait apparaître chez elle comme une manière de transcender le postcolonialisme stigmatisé, pour tendre vers un humanisme universel.

3.3. Structures imaginaires d'assomption de la double conscience : après l'afropéanisme, les maisons bioclimatiques

De manière générale, l'une des spécificités de l'œuvre de Léonora Miano, au-delà de son engagement, est sa capacité à proposer un arbitrage efficient de sujets souvent envisagés dans une dualité antithétique à l'instar de : tradition contre modernité, Afrique contre Europe/Occident, identité contre altérité, nationalisme contre mondialisation, nature contre culture, Sud contre Nord, etc. C'est dans ce sillage qu'elle a fondé le concept identitaire d'*afropéen* dont elle illustre remarquablement la complexité dans *Blues pour Élise. Séquences afropéennes. Saison 1* (2010) et *Afropean Soul et autres nouvelles* (2008). Ce concept lui permet de signifier un phénomène identitaire de double-conscience intégrant les cultures africaines et européennes et de postuler un dépassement de sa posture postcoloniale initiale. C'est suivant sa logique de médiation culturelle qu'on lira le concept de « maisons bioclimatiques » qu'elle met en œuvre dans *Rouge impératrice*.

L'assomption de cette conscience environnementale témoignant d'une réhabilitation de la spiritualité et de la dialectique de l'homme et de la nature est mise en œuvre à travers l'imaginaire urbain. On y découvre un paysage transformé au goût d'un guide politique éclairé qui est parvenu à faire le deuil de la tension entre nature et technologie. C'est ce que rend compte l'architecture du Mbanza et des autres agglomérations de Katiopa telles que Mfunza comprenant : habitat bioclimatique, murs végétalisés, lampe à gravité, voitures à



hydrogène, drones, vélos électriques, lunettes à réalité augmentée, etc. :

Tout redevenait soudain vert à mesure que l'on se dirigeait vers les zones un peu bourgeoises. Là les résidents n'avaient pu s'établir qu'à condition de bâtir des maisons bioclimatiques. La consigne concernant pas que les matériaux à utiliser, les formes étaient variées. L'enduit avait une couleur de terre allant de l'ocre-jaune au rouge. Ici, les jardins végétaux se trouvaient dans la cour avant, ce qui donnait l'impression de voir sourire les habitations. (Miano, 2019 : 140)

Aussi, le narrateur précise-t-il que l'architecture urbaine pensée par Ilunga participe d'un projet intime de réconciliation de la tradition et de la modernité :

Le véhicule s'ébranla, faisant défiler les arbres bordant les rues, les potagers commerciaux qui remplaçaient çà et là les anciens jardins publics. Il s'agissait encore d'une expérimentation. Chacun savait que c'était une idée d'Ilunga, ramener au cœur des villes un rapport concret à la terre. (Miano, 2019 : 57)

Le remplacement des jardins publics par les potagers rend compte de la nature du rapport à la terre qu'Ilunga entreprend de restaurer, et qui est déterminé par sa vision éclairée du monde.

Conclusion

Cette étude nous a permis, à travers trois principales articulations, de voir comment l'œuvre de Léonora Miano assume une fonction essentiellement médiatrice : procédant d'une actualité sociopolitique dont elle dramatise les contours, la fiction prospective de Miano opère une construction figurative d'un imaginaire africain en rupture avec un certain réalisme caricatural et prévisible souvent associé au roman francophone. Ainsi, la représentation utopique de l'Afrique globalisée à l'œuvre dans *Rouge impératrice* semble obéir à une double logique. D'une part, elle figure une posture postcoloniale à travers laquelle l'auteure intègre la question écologique dans une perspective anti-hégémonique de décentrement ; de l'autre, elle participe de la proposition d'une alternative à un humanisme

occidental dépassé. A travers cette œuvre, Miano incarne un nouvel humanisme favorable au rétablissement de la dialectique de l'homme et du monde au sens où l'entend Aimé Césaire¹⁵.

Bibliographie

- ALBOUY Pierre, (1998), *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, Armand Colin.
- APPADURAI Arjun, (2019), *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot & Rivages.
- BLANC Nathalie, CHARTIER Daniel et PUGHE Thomas, (2008), « Littérature et écologie : vers une écopoétique », *Ecologie et politique*, n°36, vol. 2, pp. 15-28.
- CLAVARON Yves, (2017), *Francophonie, poscolonialisme et mondialisation*, Paris, Garnier.
- CLAVARON Yves, (2011), *Poétique du roman postcolonial*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- GILROY Paul, (2017 [1993]) *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Editions Amsterdam.
- GUATTARI Félix, (1989), *Les Trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.
- HUXLEY Aldous, (1932), *Le Meilleur des mondes*, Paris, Plon.
- LÜSEBRINK Hans-Jürgen, (2014), « Les transferts culturels : théorie, méthodes d'approches, questionnements », Pascal Gin, Nicolas Goyer et Walter Moser (dir.), *Transfert : exploration d'un champ conceptuel*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, pp. 25-44.
- LÜSEBRINK Hans-Jürgen et MBONDOBARI Sylvère, (2015), *Villes coloniales/Métropoles postcoloniales. Représentations littéraires, images médiatiques et regards croisés*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, coll. « Lendemain n°37 ».
- MIANO Léonora, (2019), *Rouge impératrice*, Paris, Grasset.
- MORE Thomas, (1999 [1516]), *L'Utopie*, Paris, J'ai lu.
- MORIN Edgar, (1973), *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil.
- NORA Pierre, (1984), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.
- PAQUOT Thierry, (1996), *L'Utopie ou l'idéal piégé*, Paris, Hatier.

¹⁵ « Comme l'homme a besoin d'oxygène pour vivre, il a besoin de l'art et de la poésie. Il sait en effet, au contraire de la pensée conceptuelle, au contraire de l'idéologie, que l'art et la poésie rétablissent la dialectique de l'homme et du monde. Par l'art, le monde réifié devient le monde humain, le monde des réalités vivantes, le monde de la communication et de la participation. D'une collection de choses, la poésie est jeunesse. Elle est cette force qui redonne au monde sa vitalité première, qui donne à chaque chose son aura de merveilleux en la replaçant dans la totalité originelle. Si bien que sauver la poésie, sauver l'art, c'est en définitive sauver l'homme moderne en personnalisant et en revitalisant la nature. », Aimé Césaire, « Discours prononcé par Aimé Césaire à Dakar le 6 avril 1966 », *Gradhiva*, vol. 10, 2009, pp. 208-215.



RENOMBO Steeve R. et TABA ODCOUNGA Didier, (2019), *Les Ombres solaires. Du réalisme au roman écologique dans l'œuvre de Maurice Okoumba-Nkoghe*, Libreville, Raponda Walker.

SAÏD Edward, (2005 [1980]), *L'Orientalism. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil.

SARR Felwine, (2016), *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey.

SCHOENTJES Pierre, (2015), *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Paris, Wildprojet, coll. « Tête nue ».